

## **Discours d'ouverture de Daniel Weber, Gustav-Stresemann-Institut e.V.**

*Lille, 22 janvier 2026*

Mesdames et Messieurs,  
chers partenaires de coopération,

je suis très heureux de parler aujourd'hui à cette manifestation.  
Je m'appelle Daniel Weber et je dirige le département d'éducation politique au Gustav Stresemann Institut.

Cet événement est particulier pour notre institut, et ce pour plusieurs raisons. Premièrement, parce que nous célébrons cette année le centième anniversaire du prix Nobel de la paix décerné à Aristide Briand et à Gustav Stresemann. Deuxièmement, parce que nous nous réunissons ici à Lille, dans un lieu tout à fait exceptionnel pour nous. Troisièmement, parce que cette manifestation a lieu en coopération avec l'ACLE, le Freundeskreis Köln-Lille et l'Université catholique de Lille. Et quatrièmement, parce que nous avons pu recruter une excellente intervenante avec Catherine Veuillet.

Cet événement est aussi quelque chose de spécial pour moi personnellement, car je n'ai encore jamais eu à — ou plutôt eu la chance de — prononcer un discours en français.

J'espère donc que vous excuserez quelques petites maladresses linguistiques.

Avant d'aborder l'occasion particulière qui nous réunit aujourd'hui et le thème de cette rencontre, permettez-moi de dire quelques mots sur le Gustav Stresemann Institut et sur les raisons pour lesquelles il est si important pour nous d'être ici aujourd'hui.

Notre institut a été fondé après la Seconde Guerre mondiale par Bertold Finkelstein.

Finkelstein, lui-même persécuté par le régime nazi, tout comme sa famille, s'était donné pour mission de donner un sens concret à cette expression courante en Allemagne depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale : "Nie wieder Faschismus ! Nie wieder Krieg!" (plus jamais de fascisme ! plus jamais de guerre !)

Par des rencontres entre jeunes Français et Allemands, et par un travail éducatif sur la démocratie, la paix et une meilleure compréhension entre les peuples.

Pour lui, la devise « plus jamais la guerre » signifiait que l'Allemagne et la France, et même toute l'Europe, devaient se rapprocher.

« Plus jamais le fascisme » signifiait que toutes et tous devaient apprendre à construire et à faire vivre la démocratie.

Le choix du nom Gustav Stresemann pour notre institut n'était certainement pas un hasard.

Avec Aristide Briand, Stresemann avait posé les bases de la réconciliation entre deux ennemis historiques.

Et dès 1923 au plus tard, il s'était engagé clairement pour la démocratie à l'intérieur de l'Allemagne.

Dans notre travail éducatif, il ne s'agit pas seulement de s'adresser à celles et ceux qui sont déjà convaincus par la démocratie et la coopération internationale.

Il est tout aussi important de toucher les personnes plus hésitantes, celles qui peuvent céder aux propagandes antidémocratiques et aux nationalismes.

Et qu'y a-t-il de plus actuel aujourd'hui ?

C'est pourquoi nous poursuivons ce travail depuis de nombreuses années.

À travers des séminaires, des programmes d'échange, des conférences ou encore un stand informatif directement sur le terrain, nous œuvrons pour que la devise du « plus jamais (ça) » devienne réalité.

Lorsque l'on observe les évolutions actuelles, l'inquiétude est grande.

Les nombreux conflits armés, la montée de l'extrémisme, le retour du nationalisme sur la scène mondiale, les nouvelles technologies utilisées pour la propagande et la surveillance, ainsi que l'augmentation des arrestations, des déportations, de la torture et des assassinats politiques dans le monde entier sont profondément inquiétants.

Dans ce contexte, il est malheureusement cohérent que l'on débatte aujourd'hui aussi du prix Nobel de la paix lui-même, à l'occasion du centième anniversaire de celui attribué à Briand et Stresemann.

Certes, il y a toujours eu des lauréats controversés.

Mais la pression exercée par Donald Trump sur le comité du prix Nobel est sans doute sans précédent — et cela venant de l'un des fossoyeurs des institutions et des règles internationales patiemment construites.

Le retour du droit du plus fort à l'échelle mondiale ne peut mener qu'à une impasse dangereuse.

Briand et Stresemann l'avaient déjà compris en 1925 à Locarno.

Il faut des règles claires.

Même les plus forts doivent être prêts à faire des concessions.

Et la coopération apporte plus de bénéfices que la confrontation.

Faire revivre l'esprit de Locarno me semble être une tâche qui nous concerne toutes et tous.

On peut gagner en donnant.

On ne perd pas en coopérant.

Et renoncer aux moyens militaires n'est pas un signe de faiblesse.

Créer la paix, la préserver et agir de manière coopérative me paraît être une mission fondamentale pour l'humanité, à laquelle nous devons sans cesse nous confronter.

Je me réjouis d'en apprendre davantage aujourd'hui sur le rôle de Briand et de Stresemann, ainsi que sur la perspective franco-allemande du traité de Locarno.

Comment cette mission pour l'humanité a-t-elle été abordée à l'époque ?  
Quelles ont été les étapes clés sur le chemin vers la paix de Locarno ?

Je me réjouis beaucoup de votre intervention, Madame Veuillet et je remercie encore une fois chaleureusement tous nos partenaires de coopération.

